

# LA LIBYE D'HÉRODOTE

d'après le livre de M. Gsell<sup>(1)</sup>

De l'œuvre d'Hérodote, extraire les passages que le grand historien antique a consacrés à la géographie et aux indigènes de la Libye (livre IV, chap. 166-195 ; livre II, chap. 31-33 ; livre IV, chap. 42-43), en publier le texte, les traduire, et, dans un commentaire aussi serré qu'approfondi, mettre en valeur tous les renseignements qu'ils apportent, de quelque ordre qu'ils soient : tel est le but que s'est proposé M. Gsell dans un livre que vient de publier l'Université d'Alger, le premier d'une collection consacrée à l'édition de textes relatifs à l'Afrique du Nord.

Assurément, l'intérêt capital du texte d'Hérodote pour la connaissance de la Berbérie antique n'avait pas échappé à ceux qui avaient abordé ces études. Vivien de Saint-Martin en avait tiré un large parti autrefois (2) ; R. Neumann, en 1892, publiait une importante étude sur l'Afrique du Nord d'après Hérodote (3) ; et, plus récemment, ce texte constituait l'une des sources principales d'Oric Bates dans son grand ouvrage sur les Libyens de l'est (4). Cela pour les travaux d'ordre général. Nombreux sont ceux, plus spéciaux, où le texte d'Hérodote fut grande-

(1) St. GSELL, *Hérodote (Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord, publiés par l'Université d'Alger, fascicule I)*. 1 vol. in-8°, 253 p. Alger, Jourdan, 1915.

(2) Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité*. Paris, 1863. Cf. surtout p. 11-62 : l'Afrique d'Hérodote.

(3) R. Neumann, *Nordafrika nach Herodot*. Leipzig, 1892.

(4) O. Bates, *The Eastern Libyans*. Londres, 1914.

ment utilisé pour l'étude d'une région particulière. Ses quelques indications furent bien des fois reprises par des savants — et aussi par des amateurs — désireux de reporter exactement sur la carte actuelle de l'Afrique du Nord les accidents géographiques notés par les anciens, ou les tribus qu'ils nous ont signalées. Mais ce désir, très louable, n'alla pas toujours sans inconvénients. D'autant plus vagues étaient ces indications, d'autant plus quelques-uns s'ingénierent à les interpréter, n'hésitant pas parfois à solliciter et même à torturer le texte, pour y trouver confirmation de manières de voir d'ailleurs fort différentes : Hérodote subit la loi commune à laquelle ne peut se dérober nul historien ancien. Voilà pourquoi il était utile de mettre sous les yeux du public lettré l'œuvre même du géographe, qui risquait de lui apparaître singulièrement déformée par tant de tiraillements.

Ce n'est pas que M. Gsell ait éludé, dans le commentaire qui suit le texte et la traduction, la moindre des questions délicates qui se posent à chaque ligne d'Hérodote, notamment en matière d'identification géographique : chacune d'elles, au contraire, est étudiée tour à tour, mais en dehors de toute idée préconçue, sans le moindre désir d'identifier à toute force ce qui n'est pas identifiable, sans jamais s'écarter des données du texte ; celui-ci est traité avec la plus grande déférence : nulle correction arbitraire. M. Gsell aimerait mieux au besoin laisser une question sans réponse, quitte à exposer impartialement les éléments du problème, que de tirer une conclusion hâtive ou audacieuse, si séduisante qu'elle puisse paraître *à priori* : méthode d'une admirable prudence, et d'une grande valeur scientifique. Hâtons-nous de dire que les problèmes véritablement insolubles sont rares, et que, presque chaque fois, M. Gsell arrive à une solution, qui, pour n'être pas toujours la plus communément admise, n'en est pas moins la plus simple et la plus plausible. Il nous donne ainsi, d'après Hérodote,

une description assez détaillée de la côte libyenne, de l'Égypte aux environs de Carthage ; d'autant plus vague cependant que l'on s'approche davantage de cette dernière ville.

\*  
\* \*

La chose est compréhensible. Reportons-nous en effet à l'époque où furent écrits ces *Λιβυκοὶ Λόγοι*, c'est-à-dire vers le milieu du v<sup>e</sup> siècle avant notre ère. La Cyrénaïque était couverte de colonies grecques florissantes, situées sur un territoire dont l'antique fertilité, si l'on en croit Hérodote, ne se retrouve plus guère aujourd'hui. Mais au-delà, il y avait Carthage. Cette ville ne possédait pas encore toute la puissance territoriale qu'elle acquit par la suite : c'était déjà une grande place de commerce, et, comme telle, la rivale acharnée de toutes les colonies grecques où les commerçants étaient toujours nombreux, de celles du nord comme de celles de l'est, de Marseille comme de Barcé ou de Cyrène. Les marchands de cette dernière ville pouvaient pousser leur commerce, par le désert, jusque vers de lointaines oasis : Carthage leur interdisait la route de l'ouest ; elle se réservait le commerce d'Espagne, de Berbérie et des Îles Fortunées. Moyennant ce partage, l'on vivait tantôt en paix et tantôt en fort mauvais termes : les Grecs fréquentaient peu Carthage, ni les Carthaginois Cyrène. Hérodote alla sans doute dans cette dernière colonie (1), où il recueillit ses renseignements ; il n'aborda point Carthage ; et les peuples qu'il sait nommer s'arrêtent à l'est de cette ville. L'on n'était plus au temps où les Phéniciens, pour écarter les Grecs des routes occidentales, leur racontaient, sur ces régions lointaines, des histoires fabuleuses dont on trouve peut-être un écho dans l'Odyssée ; mais leurs

---

(1) M. Gsell démontre clairement que les sources d'Hérodote sur la Libye ne sont pas égyptiennes, et qu'il emprunta assez peu à ses devanciers dont le principal est le géographe Hécatee de Milet ; mais que la plus grande partie de ses informations ont été recueillies sur place.

descendants puniques se gardaient bien de laisser échapper le moindre renseignement sur les contrées éloignées d'où ils rapportaient l'étain, l'ivoire et la poudre d'or. C'est à peine s'il pouvait filtrer quelque légende ou quelque fait réel aussi déformé qu'une légende, quelques noms de montagnes, d'îles ou de caps, dont on ne savait pas toujours s'ils étaient réels ou imaginaires, tant les détails fantastiques s'y ajoutaient nombreux. De toute la côte qui s'étend à l'ouest de Carthage jusqu'aux régions les plus lointaines de la Libye, deux points seulement connus d'Hérodote peuvent être identifiés avec quelque vraisemblance : les colonnes d'Hercule et le cap Soloeis, sans doute le cap Cantin, où la terre d'Afrique — affirme notre auteur exagérant l'inclinaison des côtes — cessant brusquement de courir vers l'ouest, se dirige vers le sud. L'Atlas d'Hérodote, une montagne toute ronde, étroite et « si haute qu'il est impossible d'en voir les sommets, car les nuages ne s'en écartent jamais, ni pendant l'été, ni pendant l'hiver », donne la mesure de ces renseignements qu'on pouvait alors obtenir, écho lointain des choses existantes. N'en faisons pas grief au père de l'histoire ; ne l'accusons pas de négligence ou de crédulité : il a fait ce qu'il a pu pour se renseigner, et il y souvent assez bien réussi, là où des raisons majeures ne s'opposaient pas à ses investigations. Sa conception générale de l'Afrique du Nord, pour schématique et simpliste qu'elle nous puisse paraître, n'est pas dépourvue d'exactitude.

\*  
\* \*

De l'est à l'ouest, un même pays, de latitude sensiblement égale. Du nord au sud, trois zones horizontales qui s'étendent sur toute la longueur de la Libye, de l'Égypte à l'Atlantique. Le long de la mer, une zone fertile et habitée : c'est là que vivent les tribus libyennes, que se sont fondées les colonies grecques et phéniciennes. On cultive, on élève des troupeaux : c'est un riche pays dont le con-

traste s'accuse avec les autres zones. Douze peuplades, dans ces régions, outre les colonies grecques, de l'Égypte à la Tunisie actuelle : Adyrmachides, Giligames, Asbystes, Bâcales, Auschises, Nasamons, Psylles, Maces, Lotophages, Gindanes, Machlyes, Auses, Maxyes, Zauèces et Gyzantes. Les neuf premières sont des nomades, ou plutôt, pour quelques-unes du moins, des semi-nomades, puisqu'elles cultivent ; les trois autres, des « agriculteurs », c'est-à-dire des sédentaires : ce sont celles, sans doute, qui correspondent à la côte tunisienne. Sur celles-ci les renseignements sont moins précis, et il est possible que leur ordre doive être interverti : nous sommes loin de Cyrène. Nous n'avons nulle raison de douter de cette division en sédentaires et nomades, qui correspond bien en effet à la nature du sol et du climat dans ces régions. Au reste, sauf les dernières, les Grecs de Libye les connaissaient bien. C'étaient celles qui fréquentaient leurs marchés, avec qui ils étaient tous les jours en rapport, à qui peut-être, en même temps qu'ils leur transmettaient quelques notions de leur civilisation et quelques mots de leur langue, ils empruntaient quelque coutume, quelque divinité, quelques croyances ou quelques cérémonies religieuses. Beaucoup de ces tribus eurent, après l'époque d'Hérodote, une histoire, et se retrouvent pendant toute l'époque romaine, voire même postérieurement. M. Gsell, chaque fois qu'il est possible, les suit pas à pas, avec infiniment de prudence pourtant. Car nul terrain n'est plus dangereux que celui-là. Il est si tentant de rattacher les tribus antiques à celles qui vivent encore aujourd'hui, par d'aventureuses hypothèses, à base d'étymologies chancelantes, ou de hasardeux rapprochements de noms propres ! On s'y est maintes fois laissé prendre.

Au sud de ces régions fertiles s'étend la deuxième zone, inhabitée celle-là, si ce n'est par de grands fauves, les uns réels, les autres fabuleux autant que les étranges « animaux qui vivent au désert » des peintures égypt-

tiennes. C'est la Libye des bêtes sauvages. Nul être humain, sauf une tribu errante et arriérée, vivant comme les animaux eux-mêmes, sans seulement connaître l'usage des armes, les Gamphasantes ; sauf aussi chaque année, à époque fixe, les migrations qui conduisent vers leurs oasis vassales du désert telle tribu côtière comme les Nasamons, pour aller faire la récolte de dattes. Et de temps en temps quelques caravanes de marchands.

Au sud de la Libye des bêtes sauvages, est la troisième zone, le désert, bordé au nord d'un bourrelet de sable rectiligne et continu. C'est ici que nous touchons aux récits les plus inattendus : on sent qu'Hérodote a dû se contenter d'informations de seconde main. Sur ce bourrelet, de dix en dix jours de marche, un tertre, au milieu duquel, d'un lac de sel, sort une source pure ; sur les pentes, des hommes vivent dans des maisons de sel. Il y en a cinq entre l'Égypte et l'Atlas : tertre des Ammoniens, d'Augila, des Garamantes, des Atarantes et des Atlantes ; il en est d'autres encore, peut-être, plus à l'ouest, qu'Hérodote ne sait plus nommer.

Tout n'est pas faux dans cette étrange description. Faits déformés, mais fondement exact. Autant de tertres, autant de groupes d'oasis schématisés, dont les trois premiers sont aisés à identifier. L'oasis d'Ammon est bien connue ; le nom d'Augila se retrouve encore aujourd'hui, et les Romains soumièrent les Garamantes (le Fezzan actuel). Les lacs salés, les maisons de sel, les sources en haut d'un tertre sont de la réalité encore existante ou des faits exacts déformés et surtout amplifiés (1). En tous

---

(1) Les sources en haut d'un tertre dont parle Hérodote font penser aux sources artésiennes naturelles fréquentes en certains points. Traversant le Nefzaoua, au sud du Djerid, dans le Sud Tunisien, M. Pervinquière (*La Tripolitaine interdite, Ghadamès*, p. 235) note ce fait qui rappelle singulièrement, en petit, les allégations du géographe ancien : « Une infinité de sources artésiennes ramènent à la surface l'eau d'une nappe captive... Autour de ces sources le sable s'est peu à peu amoncelé, et l'eau émerge au sommet d'un cône, à tel point

cas, il est singulièrement intéressant de voir par ces récits l'idée que pouvaient se faire des oasis sahariennes les Grecs du siècle de Périclès.

Au-delà du désert, tout à fait inhabitable, rien de bien net. Quelques peuples vivant dans des régions mal déterminées, les Ethiopiens troglodytes — leur pays est-il le Tibesti d'aujourd'hui ? — et, bien plus à l'ouest, de petits hommes noirs que de hardis explorateurs nasamons rencontrèrent après avoir marché de longs jours à travers le désert. Et puis, sans doute, tout au sud, la mer.

Si nous laissons de côté ces pays inconnus, la répartition de la Libye en trois zones horizontales, quels que soient les détails étranges rapportés sur les deux dernières, se rapproche trop de la division aujourd'hui classique en Tell, Hauts-Plateaux et Sahara, pour que nous ne remarquions pas immédiatement le rapport. La géographie antique avait déjà su distinguer les différents aspects du pays.

\*  
\* \*

Hérodote ne se borne point à étudier la géographie physique de la Libye. Il s'intéresse aussi — et c'est peut-être la plus précieuse partie de ce qu'il nous apporte — aux mœurs des peuples dont il parle ; il recueille avidement les informations concernant leur aspect, leur genre de vie, leur manière de se nourrir et de s'habiller, leurs coutumes, leur caractère, leurs croyances ; bref, il y a en lui, en plus de l'historien et du géographe, ce que

---

qu'on a pu comparer ces sources à des volcans d'eau ». — Quant aux maisons de sel, elles existent encore, notamment auprès du chott d'Ouargla. Le retrait des eaux l'été laisse à découvert une grande quantité de sel ; il se cristallise en gros blocs que la chaleur fendille et partage. Les riverains vont alors chercher de ces pierres de sel ; ils en construisent leurs maisons ; un peu d'eau versée agglomère ces blocs mieux que le meilleur ciment. Ce sont exactement les maisons de sel d'Hérodote. Les villages de Chott et d'Adjadja sont bâtis ainsi.

nous appelons aujourd'hui un ethnographe. Assurément il accueille ses informations sans toujours faire preuve d'une critique suffisante, encore que sur ce point on se soit montré souvent pour lui plus sévère qu'il ne convient : elles sont fragmentaires et parfois peu cohérentes. Néanmoins, on peut en dégager, malgré des lacunes et des inexacritudes, quelques caractères généraux de ce qui était alors la civilisation des Libyens. Il est intéressant de comparer ces données à celles que fournit l'observation de nos modernes Berbères. Car nous sommes bien en présence du même peuple : ces Libyens d'autrefois qui subissaient si facilement l'influence des mœurs égyptiennes ou grecques, sont bien les pères des Berbères d'aujourd'hui, si prompts à adopter nos instruments ou nos vêtements de travail, voire à apprendre notre langue, quitte, si nous abandonnions l'Afrique du Nord, à revenir avec la même aisance à leurs anciennes traditions. Ces gens qui honoraient les tombeaux des pieux défunts, juraient par eux, et allaient leur demander la guérison de leurs maladies, étaient bien de la race de ceux qui, aujourd'hui encore, observent les mêmes pratiques : le maraboutisme est de vieille date en Afrique. A chaque ligne de l'écrivain ancien nous songeons au Berbère d'aujourd'hui. M. Gsell n'a point omis la comparaison : en toute occasion il met en regard le fait antique et le fait actuel.

Mais il est rare que la comparaison puisse se faire directement entre les populations dont parle Hérodote, et celles qui habitent aujourd'hui dans les mêmes parages, c'est-à-dire sur la côte de Tripolitaine. Le terme actuel doit être cherché plutôt en Algérie, plus souvent encore au Maroc. Cela se conçoit. En ce qui concerne le nord de l'Afrique, le vieil adage « *Ex Oriente lux* » semble être justifié. Aussi loin du moins que nous puissions remonter dans son passé, les influences civilisatrices y ont progressé de l'est à l'ouest, qu'elles soient égyptien-

nes, phéniciennes, grecques, romaines ou musulmanes. Dans le même sens aussi s'est produit depuis l'époque historique le seul apport de population qui ait été susceptible d'influencer d'une manière appréciable ses éléments ethniques, l'invasion arabe, principalement hilalienne. Or s'il est incontestable que quelques tribus d'Arabes purs sont arrivés jusqu'au Maroc, il n'en est pas moins vrai que les envahisseurs s'étaient arrêtés en bien plus grand nombre sur la route. Il en était de même des influences civilisatrices. Le Maroc, protégé par l'éloignement, l'était plus encore par sa configuration géographique. Si les flots montagneux de Tripolitaine, de Tunisie et d'Algérie, malgré leur hauteur médiocre, avaient vu passer, sans en être trop pénétrés, le flot des envahisseurs, à plus forte raison le Berbère marocain devait en être protégé, habitant des massifs montagneux à la fois plus étendus, plus élevés, et infiniment moins accessibles. Aussi devons-nous y retrouver des populations, non pas dans le même état, puisque depuis vingt-cinq siècles elles ont évolué à l'intérieur de leur propre civilisation, et l'infiltration lente des influences romaines, puis musulmanes, n'a pas été sans parvenir jusqu'à elles, mais dans l'état le plus voisin possible de celles qu'Hérodote a connues sur la côte de Tripolitaine. Telles sont bien les tribus reculées que notre progression continue dans l'Atlas marocain nous fait découvrir chaque jour. A mesure que l'enquête ethnographique se poursuit sur ces éléments nouveaux, nous retrouvons bien vivantes aujourd'hui des coutumes signalées par l'historien antique, et que l'on pouvait croire mortes depuis de nombreux siècles déjà.

Ainsi, par exemple, comme jadis les Nasamons allaient, au moment de la récolte, recueillir des dattes dans l'oasis d'Augila, nos modernes Berabers du Sud s'en vont chaque année lever leur tribut de ces fruits dans les oasis vassales du Guir ou du Tafilet. Comme autrefois les Libyens de Cyrénaïque, quelques riverains de l'oued El-

Abid s'abstiennent de viande de bœuf. Était-ce alors, comme le croit Hérodote, une influence égyptienne, ou une interdiction alimentaire ancienne commune à quelques tribus berbères ?

Il n'est pas jusqu'aux récits étranges insérés par Hérodote, concernant l'apparente liberté de mœurs de certains Libyens, qui ne trouvent confirmation. Il est vrai que les accusations de ce genre, vraies ou fausses, ont toujours été très en faveur dans l'Afrique du Nord, et M. Gsell n'accepte à bon droit qu'avec des réserves les assertions d'Hérodote. Mais il est troublant de constater des faits semblables ou pires, selon la morale actuelle, chez des populations d'aujourd'hui ; de retrouver chez les Zkara et chez d'autres le droit du seigneur comme chez les Adyrmachides ; une même liberté des femmes chez quelques Berabers que chez les Gindanes ou chez les Nasamons ; enfin que des témoignages dont la concordance est singulièrement précise ne permettent guère de douter que la « nuit de l'erreur », si analogue aux faits que rapporte Hérodote, a existé récemment encore — si elle n'existe plus — et en plusieurs points du Maroc : mais l'historien avait pris pour simple dérèglement, ou pour absence de lois morales, des rites sexuels dont il ne pouvait apercevoir le lien étroit avec les rites agraires destinés à favoriser la récolte. Nous sommes donc amenés, par les constatations actuelles, à attribuer aux affirmations d'Hérodote, sinon une certitude absolue, du moins un fondement exact.

Ces quelques exemples, et ils pourraient être aisément multipliés, suffisent à montrer quelle lumière jetteront sur le texte de l'historien ancien les trouvailles ethnographiques qui seront faites au Maroc. Il est vrai que des faits analogues à ceux qui viennent d'être cités se rencontrent également en certains autres points de l'Afrique du Nord ; mais nulle part, sauf chez les sédentaires sahariens, protégés eux aussi par les circonstances géographi-

ques, avec autant de netteté et de vitalité ; ailleurs, la civilisation étant plus avancée, ils sont surtout des souvenirs, là ils sont du présent ; et ces régions où l'enquête approfondie commence à peine ne nous ont encore livré que peu de choses en comparaison de ce qu'on en peut attendre.

Par contre, si la connaissance des faits actuels est précieuse pour la compréhension des textes anciens, la réciproque est également vraie. L'ethnographe qui croit saisir dans les manifestations de la vie actuelle le souvenir de quelque ancienne coutume perdue, se sent sur un terrain solide quand il la trouve relatée dans les textes de l'antiquité : ceux-ci aident à comprendre bien des faits obscurs aujourd'hui et défigurés, parce que leur sens s'est perdu, alors qu'ils ont pu être notés en pleine vie il y a deux mille ans. Textes anciens, enquête actuelle se soutiennent l'un l'autre : voilà pourquoi l'ethnographie berbère doit être reconnaissante à M. Gsell de lui avoir fourni, sous une forme aussi parfaite, la série complète des faits ethnographiques relevés il y a vingt-cinq siècles, concernant la même population.

\*  
\* \*

Voilà ce que contiennent les *Λιβυκοὶ Λόγοι* proprement dits. Mais M. Gsell a extrait de l'œuvre de notre historien deux autres passages (II, 31-33 et IV, 42-43) qui, s'ils intéressent surtout la géographie générale de l'Afrique, se rapportent cependant encore à la Libye et à la connaissance qu'en avaient les anciens. Ils ont trait à deux des problèmes les plus célèbres dans l'histoire de la géographie, et l'antiquité du texte d'Hérodote en fait un document d'autant plus précieux.

Le premier est le problème de l'origine occidentale du Nil, à laquelle croit Hérodote ; et c'est à ce propos qu'il raconte l'histoire des Nasamons, qui, ayant traversé le

désert en marchant vers l'ouest, arrivèrent à un grand fleuve rempli de crocodiles, assurément, pense-t-il, le Nil. Une bonne partie des géographes de l'antiquité a cru, à son exemple, que la source du Nil, ou, du moins, la principale branche de ce fleuve, devait être cherchée dans le Grand Atlas marocain actuel: d'un côté aurait coulé le Drâ (*Lixos*), de l'autre le Nil, qui, de là, aurait gagné l'Égypte par un cours souterrain, mais en revenant de temps en temps à la lumière. M. Gsell suit l'histoire de cette erreur géographique, reposant surtout sur l'identité des espèces vivant dans les fleuves qui se jettent dans l'Atlantique et dans le Nil, et confirmée par de pseudo-constatations, comme celle que les fortes crues du Nil correspondaient aux années pluvieuses dans l'Afrique du Nord. Il montre que certaines similitudes apparentes de noms entre le fleuve d'Égypte et le nom indigène de certains cours d'eau de Berbérie qui se perdaient dans les sables, n'ont pas dû être étrangères à la fortune de cette erreur, qui se perpétua pendant toute l'antiquité, et trouva crédit auprès des géographes les plus sérieux. Le roi Juba, entre autres, après avoir étudié la question avec les puissants moyens d'investigation dont il disposait, fut l'un des défenseurs les plus convaincus de cette opinion.

Une telle erreur, et si tenace, ne doit pas nous étonner. N'a-t-il pas fallu attendre les grandes explorations de la fin du XVIII<sup>e</sup> et du début du XIX<sup>e</sup> siècles, principalement celle de Mango-Park, pour faire admettre définitivement que le Niger n'était pas, comme on l'avait cru longtemps en Europe, un fleuve coulant de l'est à l'ouest, et se jetant dans l'Atlantique par deux embouchures, dont l'une était la Gambie et l'autre le Sénégal ?

Le deuxième problème est celui des navigations autour de l'Afrique. Hérodote raconte celle qu'accomplirent des marins phéniciens sur l'ordre du roi d'Égypte Nechao, vers l'an 600 avant J.-C. On sait que cette expédition fut contestée dès l'antiquité, et le géographe Ptolémée ne

croyait point qu'une telle navigation fût possible, car il prolongeait à l'infini vers l'est, au sud de l'Asie, les rivages de l'Afrique. Mais M. Gsell démontre, en réfutant les objections de certains commentateurs anciens et modernes, que nous n'avons pas de raisons suffisantes de considérer comme inexact le voyage des marins phéniciens, d'autant plus que nous savons par ailleurs qu'à différentes époques leurs compatriotes se sont avancés très loin vers le sud, le long de la côte orientale et de la côte occidentale d'Afrique. Peut-être faut-il seulement retrancher du récit d'Hérodote certains détails peu vraisemblables.

Hérodote rapporte encore l'histoire d'une autre expédition entreprise dans le dessein de contourner l'Afrique, par le Perse Sataspes, mais qui, celle-là, échoua. M. Gsell profite de l'occasion pour étudier rapidement dans son ensemble le problème de l'exploration des côtes africaines par les navigateurs antiques.

\*  
\*\*

Telles sont donc, dans leurs grandes lignes, les informations dont nous sommes redevables à Hérodote, notre plus ancienne source grecque concernant la Libye, sur l'aspect de ces régions et la connaissance qu'on en avait au v<sup>e</sup> siècle avant notre ère. On voit leur richesse, et quel parti il est possible d'en tirer ; et l'on n'aura point de peine à reconnaître que l'Université d'Alger ne pouvait mieux inaugurer une série de publications appelées à rendre tant de services à l'étude de la Berbérie, que par ce texte précieux entre tous, édité et commenté comme il l'est, de main de maître.

Henri BASSET.

---